

# Addiction et faiblesse de la volonté

Anthony Ferreira

Institut de Recherches Philosophiques / Université Paris Nanterre

Institut de Recherches Philosophiques, Université Paris Nanterre, 200 Avenue de la

République, 92000 Nanterre, FRANCE.

Mail : [aferreira@parisnanterre.fr](mailto:aferreira@parisnanterre.fr)

La faiblesse de la volonté ou acrasie est un problème philosophique vieux d'au moins 2500 ans. On parle d'incontinence ou intempérance, c'est à dire d'un manque de contrôle qui fait que l'on va faire quelque chose qui va à l'encontre de ce que l'on pense être ce qu'il nous faut faire ; c'est quand nous agissons contre notre meilleur jugement "tout bien considéré".

«Je vois le parti le plus sage, je l'approuve, et je suis le plus mauvais.»<sup>1</sup>  
C'est ce que dit Médée qui décide d'aider Jason dans les épreuves données par son père<sup>2</sup>, ou, autre traduction, «je vois le bien je l'approuve et je fais le mal.»

## 1. L'acrasie

### 1.1. Chez les Grecs

C'est un paradoxe chez Platon/Socrate. On ne fait pas le mal volontairement, on se trompe (plutôt le jeune Platon) ou on n'arrive pas à s'en empêcher (plutôt le Platon de *La République*) ; c'est-à-dire qu'il ne s'agit pas d'une action libre, *intentionnelle*.

Chez Aristote, (on ne sait pas trop s'il tolère l'existence de l'acrasie, il semble plutôt que non si on suit Anscombe ou Davidson, mais il y eut débat)<sup>3</sup>, qui invente le terme d'*acrasie* :

- L'akrasia, l'intempérance, est un trait de caractère qui s'exprime dans les action akrasiques,  
jusqu'à succomber aux tentations que parvient à dominer le plus grands nombre.<sup>4</sup>
- par opposition à l'enkrateia, la tempérance, qui s'exprime dans le fait de suivre son meilleur jugement malgré les *tentations*. Il est alors possible d'être

---

<sup>1</sup> Ovide, *Métamorphoses*, Livre VII.

<sup>2</sup> Elle agit encore de même plus tard par jalousie contre Jason. Elle offre à Créuse une tunique qui brûle le corps de la jeune épousée, met le feu au palais puis elle égorge ses propres enfants.

<sup>3</sup> Voir Charlton, W., *Weakness of Will*. 1988. Oxford & New York. Basil Blackwell

<sup>4</sup> Aristote, *Ethique à Nicomaque*. 1150a 11-13.

fort jusqu'à dominer celles auquel le plus grand nombre succombe.

Pour Aristote, ce sont les phénomènes qui sont liés au toucher et au goût - plaisirs et peines / appétits et répugnance qui constituent le domaine de l'intempérance et de la tempérance.

La sphère concernée s'est depuis largement étendue, et du trait de caractère on a glissé à un qualificatif appliqué à certaines actions.

En résumé :

Personne ne fait le mal intentionnellement.

Chez les grecs, on ne peut tendre volontairement que vers le bien et une fois le bien connu, on le désire et l'action en découle. Il n'y a pas de *volonté* particulière si ce n'est celle de se conformer au Bien. La sagesse, la connaissance morale, assurent une bonne conduite. Parce qu'on recherche le bonheur et que le bonheur c'est bien agir. Pensée, désir et action sont intimement liés, logiquement liés, et les comportements acrasiques trouvent une explication qui en fait rendre impossible une acrasie *pure*, intentionnelle.

Cela sous-tend une idée de l'action, qui prend la forme d'un syllogisme pratique

La philosophie analytique contemporaine, depuis le milieu du XX<sup>e</sup> siècle, a fait un retour à Aristote sur la question de l'acrasie et dans le cadre de la philosophie de l'action. Elle a cependant repris la question de la possibilité de l'acrasie pure. C'est qu'entre temps la tradition judéo-chrétienne a proposé une autre façon de voir qui la rend pensable en introduisant une capacité mentale, la volonté.

## 1.2. Tradition judéo-chrétienne

Dans la tradition judéo-chrétienne, Dieu définit le bien et le mal et veut que nous suivions la route du bien. Pour cela il nous faut résister aux tentations, faire les bons choix. Il s'agit d'exercer une compétence pour assurer ces choix, user d'une force, la volonté.

*Je ne fais pas le bien que je veux tandis que je fais le mal que je ne veux pas.*<sup>5</sup>

St Paul affirme la difficulté qu'il y a à se conformer non seulement à ce que l'on désire mais à ce que l'on sait devoir être désiré et guider notre action. L'acrasie devient une réalité et sa condition de possibilité est l'existence d'un intermédiaire entre notre faculté de jugement et notre faculté d'action. Une faculté qui permet de passer de l'un à l'autre, malgré les influences contraires de la tentation ou qui, quand elle échoue, nous laisse démunis. Raison et Passions vont s'opposer. La Passion étant équivalente au péché. Or le péché est interne, il est en l'homme, depuis cette sordide histoire de pomme, et la Raison, de nature divine. La volonté permet au moi de basculer du bon côté, mais, au moins dans un premier temps, elle est dépendante de la grâce divine.<sup>6</sup>

C'est avec Francis Bacon (1561-1626)<sup>7</sup> que l'on va conceptualiser la Raison comme une sorte d'entité qui combat éventuellement les passions en les mettant en compétition les unes contre les autres, en montant les affections contre les affections. Cela met raison et passion sur un plan d'égalité, à l'intérieur de l'individu. Petit à petit, la raison prend son indépendance à mesure que l'individu devient de plus en plus responsable de ses actes. La volonté devient alors pleinement cette compétence qui fait de nos actes les nôtres, actes qui nous font nous-mêmes. L'époque victorienne en fera une compétence à exercer, un muscle<sup>8</sup>.

Une action est intentionnelle quand elle dépend de l'usage de la volonté, on la dit d'ailleurs *volontaire*. Dans ce contexte, comment envisager l'acrasie si on introduit une force intermédiaire entre jugement et action ?

Chez StPaul, l'acrasie va être la conséquence de l'influence des passions internes et des possibles possessions externes qui les accentuent. La volonté est trop faible pour résister à ces passions alors que l'on sait quoi devoir faire, souhaite le faire, mais la "*chaire est faible*". Quel que soit le modèle cela revient à préférer une alternative mauvaise, par exemple un bien moindre immédiat contre une récompense bien meilleure plus tard ; la satisfaction immédiate d'un désir charnel contre le salut de son âme. Evidemment rien n'empêche d'envisager que ces action soit *forcées*, par une mauvaise évaluation, une tromperie ou une compulsion ; comme dans les explications "grecques", mais à partir du moment où on envisage la nécessité d'exercer une force pour passer à l'action intentionnelle, on peut envisager qu'elle échoue, par faiblesse. On peut aussi, si on se situe dans une

---

<sup>5</sup> St Paul, *Épître aux romains*.

<sup>6</sup> Le Pélégianisme, doctrine de Pélage au IV<sup>e</sup> siècle défendait un libre arbitre qui permettait à l'homme de lui même de s'abstenir du péché (ce qui pose problème vis à vis du péché universel), il fut excommunié à la demande de StAugustin.

<sup>7</sup> L'auteur du *Novum Organum* qui fonde la méthode scientifique expérimentale

<sup>8</sup> Voir sur l'histoire de la notion de volonté et sur la volonté en général Ainslie, G., *Anatomie de la volonté*. 2018, Presses universitaires de Paris Ouest.

optique plus cartésienne considérer que la volonté est absolue, dans le sens où elle est notre capacité à choisir ou non de faire. Alors il n'est plus question de faiblesse. Le choix est libre et les actes parlent directement de la personne.

Les actions acrasiques peuvent alors :

- Être *forcées*.
- Être intentionnelles à cause de l'échec dans l'exercice d'une aptitude comme la volonté par exemple; ce sera l'acrasie.
- Être parfaitement volontaires, il n'y a qu'une déclaration de divergence entre ce que l'on souhaite et ce que l'on fait. On peut faire le mal volontairement.

D'abord, on voit que l'acrasie est une question d'action mais surtout une question de morale. Ensuite, ces concepts philosophiques ont beaucoup de mal à être justifiés. Il n'y a pas vraiment de mécanisme explicatif satisfaisant. Par contre, ils passent dans le langage courant.

C'est cette volonté victorienne qui semble être la nôtre aujourd'hui dans le langage courant, il suffit de regarder les rayonnage "développement personnel" des librairies.

En même temps c'est une notion utile, la volonté, pour nos relations de tous les jours. Nous avons besoin de prédire les comportements des autres, et d'avoir en ce sens une certaine confiance dans leur cohérence. Nous nous attendons à des comportements rationnels mais nous acceptons aussi que cette rationalité puisse s'entendre comme "relative à la personne", en cohérence avec son caractère. Il est rassurant de pouvoir tenir autrui pour responsable de ses actes, et la volonté, exprime ce qui est nôtre dans l'action, exprime qui nous sommes. Affirmer l'expression d'une capacité dans toute action intentionnelle permet de nous identifier et de porter la responsabilité de l'action.

En fait on est étonné de voir quelqu'un ne pas se conformer à son meilleur jugement. Nous nous attendons à ce que les actions intentionnelles rendent compte du jugement relatif de l'agent des alternatives avec une certaine cohérence ; nous nous attendons à ce que les humains agissent rationnellement.

Se peut-il alors, et si oui comment, que j'agisse intentionnellement contre mon propre jugement ?

Spectateur de ces situations, nous doutons que l'action aille réellement contre l'évaluation qui semble entretenir une relation directe particulière avec l'action que ne possède pas les autres jugements, ou n'arrivons pas à nous l'expliquer. A Partir du principe selon lequel si on fait quelques choses, c'est qu'on a voulu le faire et si on l'a voulu c'est qu'on a considéré que

c'était la meilleure chose à faire, on peut prendre le chemin dans l'autre sens pour obtenir une théorie de l'action :

Je juge que a est la meilleure des choses à faire  
Je veux donc faire a  
Si je peux faire a, je le fais.

Il ne suffit pas que je juge a comme une bonne chose à faire, si b est meilleur, et que a et b sont exclusifs je ferais b.

En fait c'est encore une façon assez grecque de penser l'action. Nous sommes dans le syllogisme pratique : nous désirons toujours le plus grand bien et faisons ce que nous désirons si c'est possible. Il y a donc une connexion logique forte entre

Je jugement et le désir  
Le désir et l'action

Mais alors quelle est la place de la volonté là dedans ?

A partir du début du XX<sup>em</sup> on commence à sérieusement se méfier de la volonté (déjà à la première moitié du XIX<sup>em</sup> Kierkegaard avait alerté contre ses excès). Freud avait ensuite plus ou moins séparé passion et raison, buts à court terme et long terme, principe de plaisir et principe de réalité, puis définit le moi comme coincé entre le ça (les passions) et le Surmoi et même s'il n'utilise quasiment pas le mot *volonté*, les processus qu'ils décrit, comme ceux du surmoi, renvoient à ses excès dont il expliquera les conséquences néfastes tout en remettant en cause considérablement la dimension *volontaire* entendue comme consciente de cette *volonté* qui devient un mot qui ne semble plus exprimer la même chose que chez Augustin. Enfin le carnage de 14-18 avait fini de rendre suspect cette «force d'âme».

Acrasie se traduit par faiblesse de la volonté et il semble donc que la volonté se trouve être d'abord définie comme quelque chose qui puisse nous manquer avant même d'avoir été positivement décrite et envisagée. On peut, comme Jon Elster, parler de *Faiblesse de volonté*<sup>9</sup>, afin de ne pas faire appel à ce "muscle", de ne pas partir du principe de son existence. Après tout, est on bien sur qu'il existe quelque chose de ce genre ?

---

<sup>9</sup> Elster, J., *Agir contre soi: La faiblesse de volonté*. 2007. Odile Jacob.

Gilbert Ryle au milieu du XX<sup>e</sup> va justement défendre l'inanité du concept même de volonté<sup>10</sup>, puis Anscombe définira l'action intentionnelle en terme de *raisons*<sup>11</sup>. Cela ne signifie pas que plus personne ne parlera de volonté, simplement qu'un courant de pensée, en philosophie analytique va plus ou moins s'en dispenser pour expliquer l'action. Ces explications de l'action vont alors être confrontées aux cas particuliers des actions qui sortent du cadre, et une bonne théorie doit expliquer le tout venant et être capable de rendre compte de ce qui dérape, comme l'acrasie.

### 1.3. Approches modernes

Pour un philosophe comme Hare (un Philosophe moral du milieu du XX<sup>e</sup>em,) par exemple, les jugements évaluatifs se distinguent des autres par leur connection avec l'action. Ils guident l'action en répondant à la question «que dois-je faire» sous la forme «faisons ça !» qui est un ordre en première personne, un impératif. D'après Hare on ne peut pas à la fois approuver un tel ordre et ne pas le suivre si on en est capable. L'action est donc un révélateur de nos jugements évaluatifs et de nos choix, un révélateur strict, pas juste un moyen de supposer<sup>12</sup>. Il n'existe donc pas d'acrasie pure. On peut expliquer ces comportements par une impossibilité physique ou psychologique, comme la fureur de Médée, ou sa passion pour Jason, qui la rend incapable de suivre son jugement. Ou en considérant qu'il ne s'agit pas d'un jugement évaluatif vrai mais plutôt d'une façon de rapporter ce que les autres feraient à ma place ou attendent que je fasse. C'est une citation, un jugement «entre guillemets». Pour Hare, Médée est dépassée par sa colère et St Jean par sa chaire. Les deux sont compulsifs. Néanmoins tout le monde ne subit pas les affres de Médée quand il choisit, malgré tout, de reprendre du dessert.

La position selon laquelle ce type de jugement évaluatif possède un lien fort avec le passage à l'action est dite *internalisme extrême*. Le problème est qu'il ne semble pas rendre compte de ce que l'on voit tous les jours ; l'acrasie. Hare nous prévient du danger qu'il y a à l'inverse à couper la relation particulière à l'action qu'entretiennent les jugements évaluatifs, à en faire des jugements comme les autres : la perte de rationalité de l'action humaine. On nomme cette attitude *externalisme extrême*. Les jugements de Hare sont des jugements moraux, Hare explique la seule façon qu'il trouve

---

<sup>10</sup> Ryle, G., *La notion d'esprit*. (1949). 2005. Payot.

<sup>11</sup> Anscombe, G.E.M., *L'intention*.(1957). 2002. Gallimard.

<sup>12</sup> Hare, R.M., *The language of morals*. 1952. Oxford Clarendon Press. Cette doctrine morale est nommée prescriptivisme.

devoir logiquement découler de ses prémisses et qui montrent l'efficacité de nos jugements moraux, de nos principes moraux pour guider notre conduite. On peut *voir* les principes moraux à l'oeuvre dans l'action comme on peut prévoir l'action à partir des jugements moraux d'un individu.

C'est Davidson<sup>13</sup> qui va régénérer la question de l'acrasie tout en essayant d'en extirper la dimension morale. On n'agit pas dans l'acrasie de façon malfaisante contre le Bien mais contre un jugement ; on passe du malfaisant à l'irrationnel.

Selon Davidson :

En faisant b un agent agit de manière incontinent si et seulement si :

a) l'agent fait b intentionnellement ;

b) l'agent croit qu'il y a une autre action possible a à sa portée ;

et

c) l'agent juge que, **tout bien considéré**, il serait meilleur de faire a que de faire b

Or nous avons du mal à croire à l'existence de l'acrasie à cause des principes d'action suivants

P1 si un agent veut faire a plus qu'il ne veut faire b et s'il se croit libre de faire a ou de faire b, il fera intentionnellement a s'il fait a ou b intentionnellement.

P2 si un agent juge qu'il serait meilleur de faire a que de faire b, alors il veut faire a plus qu'il ne veut faire b

P1 & P2 sont incompatibles avec l'acrasie. Or, Dans c, Davidson précise **tout bien considéré**. Cette formule est d'importance, le jugement est conditionnel.

- Au cours de sa délibération, on passe en revue les diverses raisons d'agir (r1, r2, r3,) en faveur ou en défaveur des options a et b.
- On conclut que a est meilleur que b sous la forme d'un jugement « toutes choses considérées » *prima facie*, à première vue, car relatif aux raisons r1, r2, r3... Ce jugement clôt la délibération mais ne suffit pas à lui seul, à déclencher l'action. C'est selon Davidson un jugement *conditionnel*.
- On forme alors un jugement *inconditionnel*, qui est une intention d'agir.

---

<sup>13</sup> Davidson, D., Comment la faiblesse de la volonté est-elle possible ? (1969) in *Actions et événements*, trad Engel, P., 1993. Presses Universitaires de France p. 37-65.

- Alors soit :
  - On forme un jugement inconditionnel conforme au jugement toutes choses considérées. Un jugement inconditionnel rationnel, c'est-à-dire qui suit le jugement *prima facie*.
  - On ne s'en tient pas au meilleur jugement toutes choses considérées et le jugement inconditionnel se trouve en désaccord avec ce dernier. Une des raisons  $r_X$  cause seule l'action  $b$ .

Par exemple,

$a$  est moins cher que  $b$  : *prima facie*  $a > b$   
Mais  $b$  est plus joli (plus rapide, à la mode, délirant...) que  $a$  donc  
*prima facie*  $a < b$  aussi, selon les raisons *prima facie* considérées.

On combine ensuite ces premiers jugements en un jugement qui les prend en considération et qui lui aussi conclut, *prima facie*...

On peut faire des jugements conditionnels en faveur de  $a$  sans porter un jugement inconditionnel pour  $a$ . (Voir ces détectives de romans qui accusent consécutivement les suspects en accumulant les raisons pour incriminer untel puis untel avant de les disculper pour, enfin, accuser le dernier). Les jugements conditionnels ne nous engagent pas concernant le jugement inconditionnel, ils forment un étape précoce du raisonnement pratique où nous pesons nos raisons pour et contre. En temps normal nous passons à un jugement inconditionnel qui est cohérent avec notre jugement conditionnel tout bien considéré. Mais pas dans le cas de l'acrasie. Il n'y a pas d'erreur logique, il n'y a pas non plus de contradiction car il faut probablement aussi des raisons *prima facie* en faveur de  $b$  pour faire  $b$  de manière incontinentale mais pas de *raison suffisante*. Selon Davidson l'agent est donc incapable de donner les raisons de son acte, qui lui paraît à lui aussi absurde. L'agent est irrationnel. Il viole le *principe de continence* qui nous enjoint de passer au jugement inconditionnel selon l'orientation de nos jugements conditionnels, c'est un principe qu'il faut suivre pour être rationnel.

Dans l'acrasie l'action se fait sur la base d'une partie seulement des raisons considérées et en violant le principe de rationalité qui indique de ne suivre que les raisons qui paraissent supérieures aux autres. Expliquant l'irrationalité et opacité du choix pour la personne elle-même.

Davidson avance

*l'existence de deux départements autonomes de l'esprit, l'un qui trouve qu'une certaine ligne de conduite est, tout bien considéré, la meilleure, et un autre qui pousse à une autre ligne de conduite.*<sup>14</sup>

Davidson s'oppose donc au *principe de Platon* (vouloir c'est vouloir le bien et agir viser à l'obtenir) et au *Principe de Médée* (contre Hare). Pour Davidson il existe une acrasie sans compulsions et sans erreur. Cependant elle marque une situation où l'action n'est pas forcément reconnue par le sujet de l'action comme étant la sienne, elle peut paraître étrange et étrangère. Davidson fait appel à une partition du Moi, à la Freud.

Chaque conception de l'acrasie est adossée à une conception de l'action, et Davidson en propose une présentant des conclusions *prima facie*, à première vue, qui sont probables, non impératives.

Evidemment on peut le critiquer, notamment en se demandant s'il serait possible d'agir contre son jugement inconditionnel. L'exemple de Bratman<sup>15</sup> est celui de quelqu'un qui boit alors qu'il doit se lever tôt et être en forme, qui ne pense pas qu'il soit «best to drink», qui dit qu'il n'est pas idiot et qu'il sait très bien qu'il ne devrait pas boire. Qu'il est d'accord avec tout cela, qu'il a les meilleures raisons du monde pour s'abstenir, mais pourtant il le fait. Sam, c'est son nom, semble bien avoir posé le jugement inconditionnel qu'il devrait s'abstenir...

En fait, si on reprend P2 chez Davidson :

*P2 si un agent juge qu'il serait meilleur de faire a que de faire b, alors il veut faire a plus qu'il ne veut faire b.*

On peut considérer comme ses critiques le fait, que cela le condamne à une forme d'internalisme qui, comme chez Hare, rend impossible certaines formes d'acrasie. Il va donc s'agir, à partir de Davidson, de montrer la possibilité d'agir contre son jugement *inconditionnel*, en évitant, toujours, les écueils de l'internalisme (acrasie impossible) et de l'externalisme (les comportements sont incompréhensibles). Les propositions qui tentent de garder une connexion forte entre jugements évaluatifs et action sont dites internalistes. D'autres vont atténuer la force des évaluations et impliquer d'autres motivations, motivations qui peuvent excéder l'évaluation de l'intérêt que l'on a à faire quelque chose, c'est le cas de Mele par exemple<sup>16</sup>.

---

<sup>14</sup> Davison, D., *Paradoxe de l'irrationalité*. 2002, Editions de L'éclat. p36.

<sup>15</sup> Bratman, M. Practical reasoning and weakness of the will. *Noûs*. 1979. 13 (2) p.153-171.

<sup>16</sup> Mele, A.R., *Backsliding*. Oxford University Press. 2012.

Donc, pour reprendre là où Davidson nous a laissé, selon Jon Elster

L'agent a des raisons de faire a  
L'agent a des raisons de faire b  
Au moment de l'action l'agent juge que les raisons de faire a  
sont plus fortes que les raisons de faire b  
L'agent fait b

Elster introduit la dimension temporelle. Et soulève la question de savoir si cette acrasie synchronique existe vraiment. Il reste sceptique sur le sujet et propose un mécanisme d'inversion des préférences qui évacue le paradoxe. Les préférences peuvent changer soit parce que les raisons changent de poids relatif ou les raisons restent les mêmes mais les croyances changent. Il parle de croyance *motivée* c'est à dire de *self deception* ou de *wishfull thinking*<sup>17</sup>. Donc entrent en jeu

- L'escompte hyperbolique du futur
- Des déclencheurs : perceptuel, cognitifs, ou internes
- Motivations viscérales : émotions et appétits  
[...] auquel s'ajoute le renversement des croyances.<sup>18</sup>

Tout cela est à mettre en parallèle avec des modèles explicatifs de la motivation à agir ; agissons nous poussés par des raisons internes ou tirés par des récompenses externes ? Les plus aristotéliens reposent sur les jugements. Les opportunités sont évaluées selon une échelle de valeur de désirabilité et y sont rapportées à l'aide de facultés cognitives, de la logique. C'est l'approche cognitive mais aussi celle des défenseurs de valeurs transcendantes comme les idéalistes allemands. Il s'agit de donner une valeur aux opportunités et de juger la plus valable. On peut toujours choisir ce qui nous motive. L'attraction hédonique, la perspective du plaisir n'est qu'une des dimensions qui entre dans le raisonnement, comme l'émotion, et peut parfois le perturber. La *volonté* devient un phénomène comme *l'auto-régulation* ou *le self control*, ce modèle est probablement le plus répandu chez les philosophes.

L'autre mode de l'explication de l'action repose sur la valeur d'utilité ce sont des modèles hédonistes, utilitaristes. Les choses ont une valeur de récompense et on choisit bien en maximisant les récompenses obtenues ; c'est cela être rationnel, raisonnable. La valeur intrinsèque des options

---

<sup>17</sup> *Self deception* est traduit par duperie de soi par P.Engel. *Wishfull thinking* consiste à prendre ses rêves pour la réalité. Ces deux thèmes sont associés à l'acrasie, parfois pour faire de la *self deception* une forme d'acrasie, parfois pour, justement, montrer leurs spécificités.

<sup>18</sup> Elster, J., *Agir Contre Soi*. p26.

*motive le choix. C'est l'homme économique de Pareto, voir Mill, Samuelson, Becker...*

Les premiers semblent renforcés par le fait que l'on sait tous se montrer raisonnables en résistant à la tentation, que cela s'apprend même, les seconds sont particulièrement bons pour prédire le choix entre des alternatives simultanées<sup>19</sup>.

L'acrasie est alors une sorte de crash test pour ces modèles du choix et d'action et l'addiction est une des variantes d'acrasie les plus intéressantes (les économistes y trouvent tout un tas d'intérêts). Surtout, ces modèles du choix sont souvent issus de la psychologie, des sciences comportementales et l'addiction est un modèle historique de ces sciences. Quand on décrit l'addiction, on décrit aussi l'acrasie, à moins de considérer qu'elle n'en est pas si la description renvoie à un modèle d'acrasie qui va à l'encontre de celui que l'on défend ou s'il semble contraire à notre modèle du choix qu'il puisse exister des actions d'acrasie stricte. Par exemple ; l'addiction maladie du cerveau, récidivante, du BDMA implique une action forcée et donc des actes non intentionnels. C'est à dire l'absence d'acrasie stricte.

## 2. Acrasie et addiction ; le contexte

L'addict, le buveur invétéré, est depuis les grecs un exemple pour l'acrasie. Cela signifie que la manière dont on rend compte de l'addiction dépend de la manière de rendre compte de l'acrasie. Je le dis dans ce sens car je prends le point de vue du philosophe. Durant quelques siècles, le bon point de vue pour en parler. Le modèle d'acrasie permet de définir et d'expliquer l'addiction. C'est à dire, que selon les époques, l'addiction<sup>20</sup> va d'abord être une intempérance regrettable, liée à l'erreur, puis un manque de volonté coupable. Mais à partir du moment où l'addiction se voit définie comme une maladie<sup>21</sup>, elle semble ne plus pouvoir être de l'acrasie.

---

<sup>19</sup> Voir Ainslie, G. *Anatomie de la volonté*. A qui cette communication doit beaucoup.

<sup>20</sup> Entendre ici les comportements que l'on met aujourd'hui sous le vocable addiction. Ce dernier étant d'usage bien plus récent que les premières réflexions sur les excès de substances par exemple.

<sup>21</sup> Vers la fin du XVIII<sup>em</sup> si on prend Benjamin Rush comme père de l'addiction maladie. Voir pour un historique de la notion d'addiction Ferreira, A. D'où vient l'addiction. *Addictions et dépendances à Mayotte*. Actes du 4<sup>em</sup> colloque Fikira. 2018. Mayotte. [https://www.academia.edu/38206154/Do%C3%B9\\_vient\\_lAddiction.pdf](https://www.academia.edu/38206154/Do%C3%B9_vient_lAddiction.pdf)

L'addiction ne peut être acrasie que si elle est considérée comme intentionnelle.<sup>22</sup>

On peut s'en satisfaire, et faire la distinction entre l'un et l'autre, mais cela revient à se couper d'une tradition millénaire, ou ignorer le problème quand on ne vient pas du champs philosophique et que le sujet nous est inconnu.

On peut sinon revoir le modèle d'acrasie, c'est en cela que les exemples d'addiction sont alors aussi des crash tests pour les modèles d'acrasie.

On peut aussi critiquer l'addiction compulsive et tenter d'en proposer une autre approche. En montrant que la seule explication à ces comportements auto-destructeurs n'est pas forcément la compulsive. Que la compulsive revient à dire «qu'on ne fait pas le mal volontairement» et que par conséquent, tout en se prévalant d'une approche objective dénuée d'arrière plan moral, on s'inscrit avec cette thèse aussi dans une tradition morale voire moralisatrice. Non pas que l'addiction ne puisse être (*aussi*) mauvaise pour l'addict, la société etc... mais qu'on suppose alors qu'elle n'est *que* mauvaise, qu'elle n'a aucune justification morale (et aucun sens pour l'addict) et donc que celui qui y cède fait plus qu'un mal *tout bien considéré* mais *le* mal. Évidemment c'est une stratégie pour combattre l'addiction maladie, certes pas la moins dénuée de mauvais esprit.<sup>23</sup>

Aujourd'hui l'addiction est considéré comme une maladie, chronique, récidivante, une maladie du cerveau ; sous entendue, compulsive. Ce qui heurte le philosophe surtout s'il est attaché au libre arbitre. A l'origine de ce modèle il y a un mouvement de médicalisation de la morale, dans le sens où la psychiatrie a dépouillé les autorités morales de leurs prérogatives. Il s'agissait aussi de déculpabiliser l'addict. Remettre de l'intentionnalité dans l'addiction fait courir le risque de sur-responsabiliser l'addict, de le condamner, et de réintroduire un élément subjectif dans le choix, un homoncule capable de libre choix qui semble aujourd'hui de l'ordre de la

---

<sup>22</sup> Mele est même encore plus restrictif, l'acrasie nécessite intentionnalité et un agent sain d'esprit.

<sup>23</sup> Les débats maladies non-maladie aux USA ont tendance à dégénérer, chacun ayant tendance à accuser l'autre de position malveillante vis à vis des addicts. Les tenants du modèle maladie accusant leurs opposant de moraliser le problème et donc culpabiliser les addicts, les autres leur répondant qu'ils les déshumanisent... Il faut voir que le modèle est un modèle américain et que nous n'avons pas le même ressenti il me semble sur la question du libre arbitre de l'addict. Cela ne nous dérange pas de classer l'addiction en maladie et de compter sur la participation active de la volonté de l'addict dans les thérapies. Cela ne nous gêne pas de considérer certains addicts comme compulsifs tout en nous intéressant à leurs raisons d'agir, au sens que revêt la conduite dans leur vie, leur économie psychique en tant que sujet etc. les implications des termes maladie, compulsive ne sont pas les mêmes en France. Il serait trop long de s'attarder sur les raisons de ces différences, mais elles tiennent en partie à nos traditions psychiatriques.

fiction littéraire. Identifier acrasie et addiction fait courir ces risques et il s'agit donc aussi de s'en protéger ; à moins de revendiquer une option normative forte de type M.McKay «la drogue c'est mal m'voyez».<sup>24</sup>

En effet il existe des *preuves* de la possibilité de participation active de l'addict à son addiction, le comportement n'est pas insensible au contexte, il se modère, se contrôle en parti. Si l'addict prend des risques mortels, il est le plus souvent capable de se retenir si on le menace avec une arme selon un exemple fréquent (il est à craindre que cela ait déjà été essayé). Définir l'addiction comme acrasie permet à la fois de lui rendre cette dimension intentionnelle, mais une intentionnalité problématique, spéciale, Il s'agit d'en faire une situation qui reconnaît sa nature particulière au lieu de simplement nier que le concept d'addiction ait une quelconque utilité, qui est une autre façon de rejeter l'addiction maladie<sup>25</sup>. En effet, si on prend l'addiction comme définie par une incapacité absolue et qu'on nie cette incapacité absolue en la remplaçant par une liberté absolue, il n'y a plus d'addiction, il n'en reste rien, si ce n'est des comportements qui n'ont en commun que le fait que certains des objets qu'ils visent ont des conséquences jugées néfastes ou sont mals vus ; à la Fingarette<sup>26</sup>.

Une autre approche consiste donc à reconnaître la spécificité de l'addiction. L'addict n'est pas *complètement* libre. Des contraintes s'exercent qui orientent son choix. Ces contraintes ne peuvent être absolues mais en pratique suffisamment fortes. On voit alors des modèles dans lesquels

[when] explaining how weakness of will is logically possible, we can also explain how it is logically possible to have a concept of addiction, implying some restriction on choice, within the language of agents engaging in intentional action.<sup>27</sup>

Cela oriente vers des tentatives d'explication des choix où l'addiction devient alors un *disorder of choice*<sup>28</sup>.

Les modèles de changement de préférence sont particulièrement intéressants<sup>29</sup>. L'idée étant de rendre compte du choix par un changement rapide de préférence au moment de la décision qui inverse l'ordre du choix. L'addict alors, dans ce cas, choisit bien conformément à son meilleur

---

<sup>24</sup> *South Park* Saison 2 episode 4. L'instituteur McKay développe un argument circulaire à propos du fait que la drogue c'est mal parce que prendre de la drogue c'est mal parce que la drogue c'est mal.

<sup>25</sup> Voir Szasz, T., *Ceremonial Chemistry: The Ritual Persecution of Drugs, Addicts, and Pushers*. 2003. Syracuse University Press.

<sup>26</sup> Fingarette, H. *Heavy Drinking : The Myth of Alcoholism as a Disease*. 1989. University of California Press.

<sup>27</sup> Heather, N., Segal, G. Is addiction a myth? Donald Davidson's solution to the problem of akrasia says not, *International Journal of Alcohol and Drug Research*. 2015.

<sup>28</sup> Heyman, G.M. *Addiction. A Disorder of Choice*. 2010. Harvard University Press.

<sup>29</sup> Voir Ainslie, G. *Anatomie de la volonté*.

jugement *juste avant le choix*, il entre par contre en conflit avec ce qu'il en pensait avant. On distingue donc, comme chez Elster acrasie synchronique, dont l'existence reste à prouver et acrasie diachronique qui n'a rien de paradoxale.

Evidemment on peut toujours soulever les oppositions de Bratman à Davidson (je ne suis pas un idiot mais...), mais la question de la compulsion n'est plus ; on va tenter de répondre et d'expliquer plutôt que de se retourner vers l'argument de la compulsion qui évacue le problème. Il reste à expliquer ce qui se passe entre les raisons *contre* et cette forte inclinaison *pour* qui passe devant au moment du choix.

Cela devient donc un thème que de montrer que l'addiction est bien de l'acrasie afin de démontrer que l'addict ne perd pas absolument le contrôle. L'idée étant de sauver une certaine idée de l'agentivité sans tomber la caricature de l'addict absolument complice non plus. L'addiction est aussi un terrain de friction entre sciences dures qui l'expliquent par un modèle biologique et philosophie qui voit ses explications en terme de raisons reposant sur une certaine vision de l'homme et du libre arbitre devoir s'y confronter. Le problème de l'acrasie est qu'on lui demande d'être à la fois inexplicable, opaque et de l'expliquer. Il s'agit par exemple de la considérer comme irrationnelle alors que toute approche qui voudrait rendre compte de l'implication d'un sujet et reposerait sur des raisons d'agir qui lui seraient propres se voient condamner à rationaliser cette conduite. À en rendre compte par une explication logique. Il en va de même pour l'addiction.

Enfin, l'acrasie est une question morale elle a une influence sur le regard porté sur l'addiction. Ouvrir la boîte de Pandore de l'intentionnalité a des conséquences morales, sociales et politiques. La défense d'une addiction intentionnelle à un coût, théorique, pour l'auteur de la théorie, existentiel pour les addicts eux mêmes.

### **3. L'addiction comme acrasie ?**

D'abord, assimiler l'addiction à de l'acrasie implique un engagement concernant le libre arbitre. Rejeter la compulsion, accepter l'akrasie pure veut déjà dire que l'on est soit :

- Déterministe mais compatibiliste
- Incompatibiliste libertarien

Il faut au moins supposer

- Qu'il existe des actions intentionnelles "libre".
- Qu'il existe des actions intentionnelles libres qui vont à l'encontre du meilleur jugement.

Cela dit (je prends l'option compatibiliste), il me semble aussi que la question est plus embêtante à traiter si on se penche sur la dimension positive de l'addiction ; celle qui forcerait à agir. Il n'y a pas d'entre deux, soit elle force soit elle ne force pas mais à la fin il y a bien perpétuation de l'addiction. On peut changer la fenêtre temporelle (les addicts peuvent se retenir) mais pris dans l'ensemble, il y a, à la fin, passage à l'acte, ou il n'y a plus d'addiction.

### 3.1. L'addiction ; plutôt un manque de frein

Tous les objets d'addiction finissent par augmenter la libération de dopamine dans un système sous cortical, ancien, commun à tous les mammifères. C'est le système de récompense (plus ou moins bien nommé d'ailleurs) qui est impliqué dans les conditionnements.

Il se trouve que nos comportements semblent contrôlés à la fois:

- par un système ancien, d'apprentissage, dont la fonction semble être de nous permettre de réagir rapidement aux événements selon des patterns appris, en réponse aux conséquences des actions précédemment effectuées,
- et par un système plus analytique, cognitif dit de haut niveau.

On peut envisager qu'il existe une part "réflexe" initiée par des indices de plus en plus divers dans l'addiction. Une ou des actions clairement engagées sans passer par leur évaluation cognitive.

Sont elles des actions forcées ? Oui, en un sens, mais non si on considère :

- Qu'elles doivent être envisagées conjointement avec l'autre système d'évaluation cognitif. (on pose alors qu'il est un élément qui permet notre liberté).<sup>30</sup>
- Que la signification d'action forcée pose le problème de qui ou quoi force.

---

<sup>30</sup> Voir Dennett, D.C., *Freedom Evolves*. 2004. Penguin. Ou ses ouvrages antérieurs.

- Que leur automaticité fait partie de leur intérêt même et repose, au moins pour certaines *sur de choix antérieurs*. Elles sont devenues *réflexes* après avoir été planifiées, initiées, effectuées et validées par leur succès. Elles ont en quelque sorte acquis le droit d'être *réflexes*.

Considérons qu'il existe alors une tendance à l'action initiée par ce mécanisme *ancien*, que cela n'ait rien d'exceptionnel en soi.

En quoi y a-t-il une perte d'agentivité ?

Je n'arrive pas à faire valoir mes raisons *contre*. C'est le problème mais admettons qu'il se situe *après* la définition de l'action. C'est une capacité qui joue sur l'abstention. Une capacité à réfréner une action déjà programmée ou à faire valoir les droits d'une autre action alternative. Néanmoins, même dans ces actions "réflexes" c'est bien *moi* qui agit, en tout cas mon organisme, mettant en jeu mon statut d'effecteur causal, mais aussi, des raisons qui me sont propres. Des raisons antérieures à cette action particulière, qui datent de la *première fois*. Celles qui ont présidées à la première occurrence. Je mets aussi en jeu ma personne en tant que personne agissante car je me défini par ce que je fais dans le monde.

Alors que ce caractère *forcé* pose problème est difficilement compréhensible.

- 1) Je suis mu par mon substrat biologique, ce qui est, reconnaissons le, toujours le cas. Ou alors on essentialise l'addiction comme une force agissante, un petit démon. Le prix ontologique à payer est élevé.
- 2) Si ces actions sont des réflexes ce sont des réflexes acquis, appris, et c'est bien moi qui les ai appris. Qu'ils soit miens de par un effort conscient de ma part ne change pas au fait qu'il constitue une partie de ma façon d'agir et donc de ce que je suis, comme nos tics de langage ou notre gestuelle.
- 3) On peut envisager notre libre arbitre comme nous permettant de nous extraire, d'une certaine façon, dans une certaine mesure, des lois du déterminisme physique, mais cela n'implique pas la disparition de tout déterminisme.<sup>31</sup>
- 4) Ce n'est pas parce que je n'arrive pas à lutter contre les tendances qui échappent à ma réflexion que je n'en ai pas le pouvoir, au moins théorique.

---

<sup>31</sup> Pour les positions compatibilistes voir encore Dennett.

La question de l'agentivité est en fait celle de la responsabilité morale et non plus causale. L'entité qui agit est bien cette entité spatialement définie qui me constitue. Par contre, la responsabilité morale est affaire de conventions. Dans les faits elle dépend du type d'attribution de responsabilité en vigueur dans le contexte qui est le mien. La question de savoir si ma responsabilité est ou non, *dans l'absolu*, engagée est une question de philosophie morale encore en suspens. A moins de vouloir régler et le mind body problem, et la philosophie morale, et la philosophie de l'action et celle du libre arbitre, contentons nous de voir à quoi correspond un phénomène, l'addiction et laissons les spécialistes en tirer leurs conclusions. De plus, en pratique, nous n'attendons pas d'avoir résolu ces questions pour poser des normes et des règles de fonctionnement en société. Regardons là aussi quelles conséquences tirer d'une tentative de résolution d'un *petit problème circonscrit* qui peut apporter des éléments de réflexion plutôt que de régler les *gros problèmes fondamentaux* pour nous y attaquer.

Donc, il existe des comportements initiés, contre ou sans les évaluations cognitives, les réflexes et cette catégorie de réflexes acquis. Probablement que chez les espèces inférieures c'est la norme et que plus on s'intéresse à des animaux possédant un cortex développé, plus l'évaluation selon des règles est présente. Ça ne veut pas dire que nous nous soyons débarrassé grâce à, et au profit de, nos fonctions cognitives de notre fonctionnement reptilien. Nous y avons ajouté un autre mode de fonctionnement évaluatif qui s'ajoute au premier, le complet voir le régule (je suis d'ailleurs d'avis que la régulation se fait dans les deux sens) ; celui, dont les imperfections mêmes nous donnent notre liberté. L'addiction ne soulève pas l'existence de comportements "forcés" qui ne dépendent pas de mon évaluation cognitive, mais pose la question de mon incapacité à plaquer sur ces comportements le résultat de mes évaluations cognitives, de mes choix.

Le problème de l'addiction n'est pas tant l'existence d'un comportement forcé, au sens de déterminé, ce qui est la norme, que d'une difficulté à le maîtriser.

## 3.2. Quelle intentionalité ?

Que certaines de nos actions soient initiées sans le recours premier à nos capacités cognitives supérieures n'est pas exceptionnel. Le renversement de préférence chez Elster, expliqué par Ainslie, montre

justement la possible prééminence de ces comportements réflexes sur nos évaluations cognitives. On peut considérer qu'elles ne sont pas intentionnelles si intentionnelles veut dire «*cognitivement validées ici et maintenant*» Est-ce-que cela en fait des actions qui ne nous appartiennent pas ?

Elles sont parfois sous le contrôle de l'extérieur dans le sens où nombre de nos désirs portent sur des objets extérieurs et que, selon *l'optique hédoniste*, elles peuvent être tirées plutôt que poussées. Ce qui fait qu'elles nous semblent ne pas nous appartenir est qu'elles ne correspondent pas à l'image que nous avons de nous même, que nous ne nous reconnaissons pas en elles. Or, là encore, cela arrive. Souvent. Notre identité est en construction et s'établit aussi contre certaines de nos inclinaisons. On peut envisager aussi que le moi, ou le phénomène que nous nommons ainsi ne soit pas monolithique. (la question du moi est à rajouter à la liste des grandes questions précédentes que nous allons nous empresser de laisser en suspens...). Mais le critère d'intentionnalité reste problématique.

D'abord, ces actions ont bien *un jour* répondu à une intention de notre part<sup>32</sup>. Qu'elles ne répondent pas à une intention maintenant est tout leur intérêt. Par soucis d'efficacité elles sont rangées sous une bannière unique de maximisation du plaisir ou d'échappement de la douleur, la première évaluation qui fait naître une action intentionnelle est évaluée en fonction de ses conséquences et *renforcée*, ce qui évite d'avoir à reproduire à chaque fois un processus long et coûteux d'évaluation de l'action adaptée ; la solution est là, prête à servir et à fait ses preuves.

Le jugement a déjà eu lieu ; il y a une intentionnalité *jurisprudentielle*.

A partir du moment où il existe deux systèmes d'évaluation, il est tentant de concevoir l'intentionnalité comme ne pouvant résulter que de la combinaison des deux types de sorties motivationnelles, hédonique et

---

<sup>32</sup> On peut envisager des réactions spontanées, réflexes au sens traditionnel de réflexe alors que mon emploi est plus libéral, mais elles sont, alors, aussi, leur propre justification ; éviter un dommage important, répondre à un désir viscéral... Leur *raison* est plus à chercher, soit dans l'intensité de la question posée par la situation, par exemple dans le stress post traumatique où tout acte même le plus absurde qui a simplement accompagné la situation à laquelle on a réchappé peut être renforcé *comme si* il avait aidé à la survie, et où tout indice environnemental même le plus trivial qui est associé au contexte du traumatisme va réactiver l'état d'urgence associé, ou du côté des failles dans la constitution du mécanismes de prise de décision. A quelle point un mécanisme immature, altéré fait basculer dans la psychiatrie lourde est une autre question. Il n'est pas impossible que cela soit un facteur de risque pour l'addiction, et s'il s'agit d'acrasie il faut alors l'entendre comme une acrasie trait de caractère. Une tendance à l'impulsivité. L'impulsivité peut expliquer le passage à l'acte fondateur, mais l'addiction ne peut s'entendre que quand il s'agit, aussi, de lutter contre un affect désagréable, c'est la dimension compulsive dont nous parlerons plus loin.

cognitive. La question de savoir comment sont comparées ces deux sorties dépend des neurosciences (et de modèles computationnels), a priori cela se passerait dans les ganglions de la base (le striatum soit le caudé et le putamen, le globus pallidus, le noyau subthalamique, la substantia nigra)

S'il faut une intention éveillée, lucide, alors probablement que l'acrasie est un phénomène impossible, mais elle touche des phénomènes dont la particularité est justement de couper court au processus de décision. Et dont la *prise de conscience* n'est pas requise. Il faut alors s'entendre, si l'évaluation éveille l'intention qui active l'action, supposons nous que l'intention doit être consciente. Il y a peu d'action sans *raisons*<sup>33</sup>. Si l'on veut une intention lucide, consciente pour parler d'intention, alors sans doute qu'en tant qu'acrasie, l'addiction est disqualifiée, et peut être aussi l'existence de l'acrasie. Si par contre on l'entends comme «*Relation active de l'esprit à un objet quelconque*», cela s'applique à l'addiction. On peut alors penser l'acrasie synchronique.

Le jugement cognitif est en faveur de a  
mais il ne suffit pas pour s'opposer à la motivation pour b  
et ce jugement est sans effet car le comportement a déjà été  
validé antérieurement.

Parfois nous relevons plus du droit *romano-civiliste* parfois notre juridiction relève de la *common law*<sup>34</sup>. Au moment du passage à l'acte l'option n'est pas considérée comme devant être réévaluée. Au moment de l'action, l'action b amène avec elle les récompenses attendues avec un poids certain, elles ne sont pas virtuelles, on les a déjà rencontrées. On peut supposer que notre tendance à faire de la répétition une relation de causalité s'exprime aussi ici. On a ici le renversement des *préférences*, mais ce renversement prend la forme d'un court-circuitage du jugement ; il y a jurisprudence. A la limite le dernier jugement *évaluatif* rendu serait bien  $a > b$  mais les nouveaux éléments dispensent de *rejuger* faisant appel, sans nécessairement le rendre explicite, à un recours à la jurisprudence. Cette jurisprudence n'est pas l'élaboration d'un jugement, qui pourrait alors être consciemment disponible à l'analyse, elle en est la sentence, la conclusion : "faisons b !".

On peut à la fois avoir comme dernier jugement cognitif  $a > b$  et "faisons b !" comme sentence, qui n'est pas un jugement, mais une conclusion, une intention, entendue comme *relation active de l'esprit à un objet*. Elster fait remarquer que le personnage de Médé pose un problème de

---

<sup>33</sup> Si on suit Anscombe et que les raisons se trouvent dans l'action effectuée dans le monde, notre capacité à rationaliser sans limite nous garantit de ne pas être à court de raisons.

<sup>34</sup> Le second laisse une large place à la jurisprudence, les tribunaux *font* la loi locale par leurs décisions ponctuelles qui sont ré-applicables telles que dans les cas semblables. L'autre s'en méfie, la loi centrale, s'applique à tous et partout de même mais chaque cas est réévalué à sa lumière, la jurisprudence n'a pas force de loi.

vraisemblance, il est peut être trop lucide, elle se voit agir, évalue et juge en même temps qu'elle fait le contraire. Il lui préfère Hermione dans Andromaque qui est plus confuse<sup>35</sup>. On a un peu l'impression que *pendant* que le processus de jugement a lieu, l'action prend place. Or ces descriptions en troisième personne où l'addict se voit agir sont assez fréquentes.

Par contre, l'absence de contrôle malgré les efforts répétés, c'est-à-dire malgré l'analyse *à froid*, l'incapacité à faire évoluer notre jurisprudence, qui pose problème. On peut donc plutôt envisager l'addiction selon la définition de l'alcoolisme de Fouquet, comme «Incapacité à s'abstenir de consommer de l'alcool» Ce qui semble bien plus pertinent que les définitions positives.

### 3.3. Paramètres du choix

L'addiction est un problème qui se pose quand nous n'arrivons pas à trancher en faveur de nos évaluations cognitives, rationnelles, fondées sur nos jugements. Quand elles entrent en compétition avec nos évaluations fondées sur la récompense. Dit comme cela, on ne va pas plus loin que le vieux conflit passion/raison platonicien. Mais :

L'addiction peut être conceptualisée comme un choix entre a et b.  
Où je suis "forcé" de faire b plutôt que a  
Avec  $b > a$  en terme de récompenses viscérales à court terme  
 $a > b$  en terme de jugement tout bien considéré à froid

Or elle semble plutôt être un choix entre b et  $\neg b$ , c'est-à-dire tout, ou rien, sauf b. On voit que le seul terme dans l'équation est en fait b. Tout s'exprime en terme de b. Évidemment on peut choisir  $\neg b$ , mais jusqu'à quand ? la question va se reposer encore et encore à mesure que l'affect négatif augmente, que l'addiction devient de plus en plus envahissante. D'ailleurs on remarque, que, confrontés à des incitations pertinentes, certains addicts sont tout à fait capables de se réfréner, pour un temps, seulement. On a donc

L'agent a des raisons de faire a  
L'agent a des raisons de faire b

---

<sup>35</sup> Hermione, fille d'Hélène, fiancée à Pyrrhus. Or «Oreste aime Hermione, qui aime Pyrrhus, qui aime Andromaque, qui aime Hector, qui est mort» Hermione, jalouse d'Andromaque, pousse Oreste à assassiner Pyrrhus puis elle se suicide. Chez Racine Hermione aime Pyrrhus, chez Virgile elle le méprise on parle ici de l'Hermione de Racine

Au moment de l'action l'agent juge que les raisons de faire a sont meilleures que les raisons de faire b

Mais  $a > -b$

On a déjà décidé que  $b > -b$  dans une situation qui semble identique

L'agent fait b

Enfin, a et b ne sont pas mutuellement exclusifs. On peut céder à b et espérer que dans un future plus ou moins lointain on finisse par arriver à a ; parce que la question va se reposer. L'addiction laisse ouverte la perspective, elle reviendra poser cette même question. C'est aussi dans la précision et la définition de a, que la thérapie a fait le plus de progrès, c'est quand a n'est plus uniquement  $-b$  que l'évaluation peut être à nouveau pertinente. Cela n'exclut absolument pas de chercher à atténuer les effets biologiques qui font que le système de prise de décision est impacté par les propriétés pharmacologiques ou physiologiques de l'addiction ; on peut viser à limiter le poids de b, augmenter celui de a pour le différencier de simplement  $-b$ , et contrer les effets sur le système biologique de décision lui même.

### 3.4. L'addiction est elle compulsive ?

En philosophie compulsif signifie impératif, dans le sens de forcé, en dehors de l'empire de mes décisions. Or, on peut en donner une autre définition. Chez Goodman<sup>36</sup> par exemple, l'addiction est un mélange d'impulsif, quête du plaisir, et de compulsif, évitement de la douleur ou d'un affect négatif.

Je vois un objet en vitrine qui me tape dans l'oeil, je l'achète ; je suis impulsif.

Je suis un peu déprimé, je fait chauffer ma carte bleu en craquant pour des bêtises, je suis compulsif.

Dans ce sens compulsif revêt la dimension impérative du *besoin* plus que de l'envie. En ce sens l'addiction sous tend bien une dimension compulsive mais cela ne signifie pas *absolument* hors de contrôle<sup>37</sup>. Si on en entrevoit certaines causes, elle n'est de plus pas sans raison, et on peut supposer un résidu intentionnel, reste d'une intentionnalité ancienne qui

---

<sup>36</sup> Goodman, A., Addiction : Definition and Implications. *British Journal of Addiction* n°85, 1990.

<sup>37</sup> Nos besoins même les plus élémentaires, sans être susceptibles d'être totalement niés par nos avis personnels, ne sont pas *complètement* hors de contrôle.

valide, par ses conséquences, le comportement. Est elle alors *in fine* hors de contrôle ?

En pratique, oui. Mais cela ne signifie pas qu'il n'y a pas de possibilité de contrôle du tout. Pour parler d'addiction il faut rencontrer au moins de grosses difficultés dans ce contrôle et il est hors de question de les remettre en cause. D'autre part, si contrôle il y a, on voit bien aussi qu'à choisir entre b et -b, alors que l'occasion va systématiquement se répéter, on finira bien pas épuiser nos capacités de résistance. Ensuite, on peut à mon avis voir l'addiction comme un spectre, c'est à dire qu'il existe une continuité entre une capacité de contrôle peu, voir non, altérée et une incapacité totale et qu'elle s'étend entre les deux. On peut envisager un addict aux circuits cérébraux endommagés au point de ne plus du tout pouvoir évaluer quoi que ce soit, mais, cela n'est sans doute pas le cas le plus représentatif. S'il s'agit de laisser le terme addiction à ce type d'addict, il va nous falloir en inventer un autre, ce serait comme limiter l'emploi du terme diabétique aux patients ayant déjà perdu un rein, un oeil ou un pied.

**Ainslie, G.**, *Anatomie de la volonté*. (2001). Trad. Ferreira, A, 2018, Presses universitaires de Paris Ouest.

**Anscombe, G.E.M.**, *L'intention*.(1957). Trad Descombes, P., 2002. Gallimard.

**Aristote**, *Ethique à Nicomaque*.

**Bratman, M.**, Practical reasoning and weakness of the will. *Noûs*. 1979. 13 (2) p.153-171.

**Charlton, W.**, *Weakness of Will*. 1988. Oxford & New York. Basil Blackwell.

**Davidson, D.**, Comment la faiblesse de la volonté est-elle possible ? (1969) in *Actions et événements*. Trad. Engel, P., 1993. Presses Universitaires de France

**Davison, D.**, *Paradoxe de l'irrationalité*. Trad. Engel, P., 2002, Editions de L'éclat.

**Dennett, D.C.**, *Freedom Evolves*. 2004. Penguin.

**Elster, J.**, *Agir contre soi: La faiblesse de volonté*. 2007. Odile Jacob.

**Ferreira, A.**, D'où vient l'addiction. *Addictions et dépendances à Mayotte*. Actes du 4em colloque Fikira. 2018. Mayotte. ([lien PDF](#).)

**Fingarette, H.**, *Heavy Drinking : The Myth of Alcoholism as a Disease*. 1989. University of California Press.

**Goodman, A.**, Addiction : Definition and Implications. *British Journal of Addiction* n°85, 1990.

**Hare, R.M.**, *The language of morals*. 1952. Oxford Clarendon Press.

**Heather, N., Segal, G.**, Is addiction a myth? Donald Davidson's solution to the problem of akrasia says not, *International Journal of Alcohol and Drug Research*. 2015.

**Heyman, G.M.**, *Addiction. A Disorder of Choice*. 2010. Harvard University Press.

**Mele, A.R.**, *Backsliding*. 2012. Oxford University Press.

**Ovide**, *Métamorphoses*.

**Racine**, *Andromaque*.

**Ryle, G.**, *La notion d'esprit*. (1949). Trad. Stern-Gillet, S., 2005. Payot.

**St Paul**, *Épître aux romains*.

**Szasz, T.**, *Ceremonial Chemistry: The Ritual Persecution of Drugs, Addicts, and Pushers*. 2003. Syracuse University Press.